

ARTHUR DREYFUS

LA SYNTHÈSE DU CAMPHRE

roman

nrf

GALLIMARD

LA SYNTHÈSE DU CAMPHRE

ARTHUR DREYFUS

LA SYNTHÈSE
DU CAMPHRE

roman

nrf

GALLIMARD

à J.S.K.

Les mots et les choses se cherchent en vain,
éternellement.

GOETHE

L'autocar tremble de façon imperceptible, comme frissonnent en hiver les soldats empesés de Buckingham. La place à côté de la mienne était libre, j'y ai posé ma valise, ma caméra, mon sac à dos. Autour de moi, les gens se rapetissent pour laisser plus d'espace aux fantômes des prochains voyageurs.

Derrière la vitre je l'observe, assis sous l'abribus ensoleillé. Son pantalon est trop petit, son front trop plat, ses yeux dépourvus de regard. Ses cheveux ressemblent à des poils de radis noir trempés dans l'huile de tournesol, mais peignés soigneusement. Il fume avec gravité.

La lumière orange, un son strident ; départ imminent.

Le garçon banal écrase son mégot, dilapide une dernière bouffée, fait signe au conducteur, s'engouffre dans l'autocar.

Il a repéré le siège qu'encombrent mes sacs. Il me demande à voix basse, d'un ton déférent, comme dans une bibliothèque, comme si mes bagages étaient aussi importants que lui, s'il peut s'asseoir. Je dis : « Oui. »

Une seconde.

Je le reconnais. C'est le parfum de Chris — qui

m'assaille, m'envahit les narines. D'abord, ce souffle hespéridé de bergamote et d'orange, de pamplemousse, de citron vert. Aussitôt, l'offensive camphrée du poivre, de la lavande, de la cardamome. Je suis déjà sans défense quand débarquent le santal, le cèdre, la coriandre, le tabac ; et le musc.

Je me rends.

Comme toujours, il m'a eu par surprise.

J'ai oublié l'autocar, les bagages, la fatigue, le garçon ordinaire, le soleil brûlant, le métal partout.

Je ne vois plus qu'eux : son père, une fosse, les portes du *block*, des os empilés, la Floride, une moustache, le château, les doutes, la neige des Pyrénées, un demi-carré de chocolat, des nuages de poussière, une prise de karaté, Limoges, Douaumont, le camphre, les bateaux à voile, mon lit, les étoiles transparentes, un brochet frétilant, New York, sa mère, la mienne, deux tours, un petit morceau de papier, l'hôpital, les gencives ; et puis toutes les disparitions.

ACTION

La déclaration

« C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat. Je me suis adressé cette nuit à l'adversaire pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec nous, entre soldats, après la lutte et dans l'Honneur, les moyens de mettre un terme aux hostilités. »

Tu te tournes vers ton père : ses yeux te sondent. Il aimerait te convaincre que ce n'est pas grave, que la radio va continuer de réciter son texte, que la voix du vieil homme n'est qu'une voix de vieil homme.

Tu as seize ans et tu ne le crois pas.

Dans ses yeux, il y a autre chose, c'est plus profond, c'est plus inquiet. Il coupe la TSF. Victor s'est assis, tu te ranges contre lui ; spontanément vous faites face au père.

Cela fait vingt secondes que la radio est éteinte ; ton esprit déborde de raisonnements, d'hypothèses, et pourtant tu ne sais rien dire. Votre géniteur vous observe et maintenant c'est lui qui doit parler. Il s'assied, se lève, se mouche, se rassied.

« On ne sait pas encore de quoi il s'agit véritablement... Il faut attendre des précisions. Ce n'est peut-être qu'une

fausse alerte, vous savez comment sont les journalistes de nos jours... »

Pas la peine : il ment.

Dans la cuisine, l'air est visqueux ; il pue l'Histoire.

Tu te dis : *certaines événements, je ne les conçois que dans le passé. Mais s'ils sont révolus, c'est que, minute après minute, ils ont eu leur présent.*

Ton père sort de la pièce en abandonnant sur la table les quelques miettes de pain qu'il a éparpillées. Tu souffles : les miettes s'envolent, déchirent comme des météores la galaxie de poussière en suspension.

Les chiens aboient dans le verger. Les pas de ton père à l'étage supérieur résonnent. Tu sais qu'il est en train de nouer sa cravate. Victor te cogne affectueusement l'épaule, il sort calmer les chiens.

Bientôt descendent, marche par marche, deux chaussures — cuir brun —, des jambes — velours beige —, un veston, et puis son col ; droit, haut, entouré d'un ruban de soie. Ton père réajuste le nœud, t'embrasse hâtivement, s'échappe.

Au portail, il te lance : « Je me dépêche d'aller à la Poste pour envoyer un télégramme. Attendez-moi ici, je reviens. »

Tu as seize ans. Ça sent la guerre.

Se souvenir du présent

Deux heures se sont écoulées au goût des abricots que tu ouvres avec précaution, et qui accrochent encore au noyau. Le père est de retour : on dirait qu'il a lu un roman sombre, effrayant. Lorsque tu le distingues sous le préau, tu ne sais pas si c'est ton père qui avance vers toi ou bien toutes ses idées mélangées qui ont pris la forme d'un corps.

Il a changé.

Il te serre dans ses bras avec vigueur. Tu as l'impression qu'il veut te dire : « Je vous aime tous les deux. Mais toi... je t'aime plus fort » — il te libère, déchire un papier, y dépose six lignes noires, te les tend avec beaucoup de précaution, comme un fusil chargé.

Victor reparaît, il s'appuie sur la table en caressant les oreilles de Disdonc. Pendant une durée immense, votre père vous parle de géographie, de Boches, de routes, de sécurité, de provisoire, de provisions, d'argent, de zones, de chèques, de vivres, de médicaments, de votre jeunesse, de son incertitude, de bicyclettes, de pompes, de champs de tournesols.

Tout cela est important : tu as peur d'écouter attenti-

vement. Victor semble absorbé par les dernières braises qui rougissent derrière lui — leurs crépitements d'adieu couvrent la voix paternelle.

Tu fronces les sourcils et plies une fois de plus la note que tu tritures depuis que ton père te l'a confiée. Si tu le pouvais, tu reproduirais le geste, mais tu sais qu'on ne peut rabattre un papier plus de sept fois sur lui-même. Tu ne l'as toujours pas lu, tu le ranges. Les braises libèrent une ficelle d'air grisâtre qui sent le pain grillé. Tu chuchotes : *Amen*.

Ton père a fini de discourir, il vous regarde. Comme il ne parvient pas à sourire, il défait sa cravate et vous questionne : « Les abricots sont-ils enfin mûrs ? » Il sort le vérifier.

Victor et toi restez côte à côte dans la cuisine. Lui monte dans la chambre bleue — toi, tu le suis instinctivement parce que tu as besoin de doux, de moelleux, de coton — de frère. Il se laisse tomber sur le grand lit, son corps ondule avec les ressorts. Tu essaies de lui dérober un peu de confiance, de *rassure-moi*. Tu n'en trouves pas.

Tu te glisses près de lui en silence, comme si tu rentrais tard. Tu ne veux pas qu'il pense que tu cherches à jouer. Victor bascule les yeux de ton côté : « Allez quoi, vieux, ça va être chouette de traverser le pays à vélo ! T'en fais pas ! »

C'est donc cela, ton bout de papier, une adresse. Et ce que votre père détaillait tout à l'heure, dans la cuisine, c'était un itinéraire : il vous envoie chez Jean, votre aïeul. Nature de la promenade : *Dieppe-Périgord à bicyclette*.

Tu colories sans délai un millier de prairies, dessines le soleil qui éblouira ton guidon, tu raidis les muscles de

tes cuisses ; allongé sur la couette, tu commences à pédaler à toute allure en criant : « Chaud devant ! » Victor enjambe le tandem, vous dévalez, il klaxonne, vous vous bousculez en éclatant de rire. Le trajet prend fin. Tout essoufflé, tu fermes les yeux.

Lorsque ton père pousse la porte de la chambre bleue et vous trouve apaisés, il vous contemple pendant un long moment.

*From : chris62@yahoo.com
To : ernest.p@hotmail.fr
Sent - 04.02.2001*

Hello Ernest,

Je suis heureux d'avoir fait ta connaissance hier. Je sais bien que ce n'est qu'Internet. Je sais bien que ce n'est qu'un forum pour adolescents.

Mais j'espère que mon intuition est bonne, qu'il y a quelqu'un derrière tes mots. T'écrire en français m'émeut, parce que c'est ma mère qui m'avait enseigné cette langue.

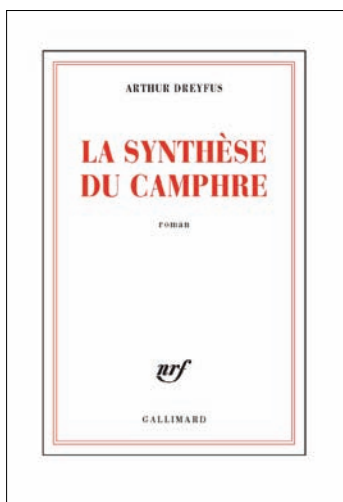
Tout à l'heure, nous partons avec Papa découvrir les chutes du Niagara (nous ne passons pas loin pour rendre visite à des amis près de la frontière).

Et toi ? Je n'ai pas tout saisi. Je sais que tu as 16 ans, que tu vis dans le sud de la France, que tu es au « lycée » (ici nous avons des « high schools »), que tu as deux frères et une sœur... Quelle chance ! C'est mon grand drame d'être enfant unique.

*Composition CMB Graphic
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le février 2010
Dépôt légal : février 2010
Numéro d'imprimeur :*

ISBN 978-207-012736-8 / Imprimé en France.

171039



La Synthèse du camphre Arthur Dreyfus

Cette édition électronique du livre *La Synthèse du camphre*
d' *Arthur Dreyfus*
a été réalisée le 25/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en février 2010 (ISBN : 9782070127368)
Code Sodis : N32396 - ISBN : 9782072313370
Numéro d'édition : 171039